



CONCEVOIR LA MERE

Marjorie Gabet

Sommaire

Introduction	4
Représenter la mère	7
Présenter le TFE d'un point de vue militant ?	
Procédé graphique et réflexions	
Naître de qui ?	14
On ne naît pas mère, on le devient	
Le silence des mères	
Faire naître la mère à l'écran	25
Qui sont-elles ?	
Loïs et Annie Graham ; la complexité de la maternité	
Conclusion	49

Introduction

Peut-on considérer la mère comme une construction sociale ?

“There is nothing revolutionary whatsoever about the control of women’s bodies by men. The woman’s body is the terrain on which patriarchy is erected.”

Du plus loin que je me souviens et en écoutant mon entourage, j’ai toujours été confrontée à des discours sur la maternité loin de ceux que les médias me proposaient, j’ai été confrontée assez tôt à des discussions sur le fait de perdre un enfant, d’être poussée par une personne tierce à en faire, du coût de ceux-ci. J’ai toujours questionné mon rapport à mon propre corps, à ce corps fécond qui un jour me rappellerait quel est mon but, celui de donner la vie. Alors que j’entendais des adultes qu’il était naturel pour

moi de devenir mère un jour, que l’instinct maternel allait apparaître au contact d’enfants, je n’ai pourtant jamais ressenti ce sentiment. J’ai toujours été très réticente à l’idée d’avoir des enfants, premièrement par manque de patience mais aussi car la maternité qu’on m’avait vendue n’était pas celle que les femmes de ma famille m’avaient racontée. Rien ne me semblait proche du paradis que la société me présentait ; césarienne, épidurale, contractions, nausées pendant des mois, fatigue et bien plus tard ; charge mentale, dépression post-partum, regret maternel, tout cela ne m’intéressait pas et ne m’intéresse toujours pas à l’heure où j’écris ces lignes. J’ai toujours soutenu que je n’aurai jamais d’enfants et cette idée s’est affirmée dès le collège, lorsque j’ai commencé à m’intéresser au féminisme.

J’ai toujours été du genre à dire que je n’étais pas “un ventre sur pattes”, j’ai toujours défendu le droit à l’IVG parce qu’il me semblait crucial que des femmes puissent faire marche arrière et refuser de devenir mère. De ce fait, je n’ai jamais considéré que la maternité était essentielle et j’ai pendant longtemps cru que faire des enfants étaient un choix totalement individuel alors que, réalistiquement, devenir mère relève plus du politique. J’ai toujours eu d’innombrables questions quant à cette problématique ; Pourquoi la mère est autant mise en avant ? Au-delà d’une simple volonté à contrôler le corps des femmes pourquoi devenir mère est-il si important aux yeux de la société ? L’instinct maternel existe –t-il vraiment ? Quel est le rôle politique des mères ? La question la plus importante étant : Qu’est-ce que cela signifie vraiment de le devenir ? Je pense pouvoir assurer que nous sommes peu à réellement questionner la maternité et oser défendre l’idée qu’elle n’est pas essentielle à la vie d’une femme. Cette problématique vient croiser plusieurs problématiques, principalement sociales et culturelles mais aussi

économiques. Il me semble impossible d’évoquer un tel sujet sans faire intervenir ces facteurs car, le corps des femmes est un terrain politique, c’est indéniable.

Ce mémoire tente d’apporter des réponses à ces questions en proposant une analyse de la figure maternelle comme objet politique. L’intérêt est de se demander ce que signifie vraiment le rôle de mère dans une société capitaliste patriarcale et par quels moyens les femmes sont encore placées en position de soumission dans ce qui pourrait apparaître comme un choix individuel. Il me paraît important de mettre en place des “faits contradictoires” venant contredire les discours vantant la maternité en évoquant notamment le regret maternel ou la charge mentale puisqu’ils sont des expériences cruciales dans l’analyse critique de celle-ci. Ces observations viennent se compléter d’analyses cinématographiques (Malcolm et Hereditary) permettant de présenter une autre représentation de la maternité en questionnant comment il est possible de rendre compte de cette expérience

et ce qu'elle peut apporter de négatifs, de plus, elle vient offrir une analyse du stéréotype de la "mauvaise mère" en se demandant comment qu'est-ce que cet archétype signifie et de quoi. Ce mémoire tente d'apporter des réponses à ces questions en proposant une analyse de la figure maternelle comme objet politique. L'intérêt est de se demander ce que signifie vraiment le rôle de mère dans une société capitaliste patriarcale et par quels moyens les femmes sont encore placées en position de soumission dans ce qui pourrait apparaître comme un choix individuel. Il me paraît important de mettre en place des "faits contradictoires" venant contredire les discours vantant la maternité en évoquant notamment le regret maternel ou la charge mentale puisqu'ils sont des expériences cruciales dans l'analyse critique de celle-ci. Ces observations viennent se compléter d'analyses cinématographiques (Malcolm et Hereditary) permettant de présenter une autre représentation de la maternité en questionnant comment il est possible de rendre compte de cette expérience et ce qu'elle peut apporter de

négatifs, de plus, elle vient offrir une analyse du stéréotype de la "mauvaise mère" en se demandant comment qu'est-ce que cet archétype signifie et de quoi est-il le révélateur. Le but n'est pas de proposer une analyse sociologique de la thématique mais de résumer ce que j'ai pu apprendre au cours de ce mémoire et proposer un condensé d'informations permettant une analyse simple de la problématique. La première partie permet de résumer en parallèle le TFE et la réflexion m'ayant mené au projet dans son état actuel en le mettant en lien avec une réflexion féministe sur le sujet, il permet un préambule à la suite de l'analyse qui rentre en détail du sujet.

Représenter la mère

Présenter le TFE d'un point de vue militant ?

Originellement, j'avais envisagé un sujet autour des mères abusives et le rapport à leurs enfants, souhaitant ainsi illustrer le ressenti des victimes et présenter la problématique d'un point de vue moins fataliste. A l'époque, j'étais tombée sur une artiste via Instagram ([@sin.xline](#)) qui proposait un travail autour du divorce, en particulier comment elle avait vécu celui de ses parents mais surtout, comment elle et son père étaient devenus un sujet de discussion dans son quartier. Il me semblait pertinent de traiter un sujet relativement personnel, bien que celui-ci a évolué depuis. Je me suis ainsi tournée vers un livre de Catherine Siguret intitulé "*Ma mère, ce fléau*", l'idée était d'illustrer divers témoignages du livre en proposant des illustrations spécifiquement tournées vers le ressenti de l'enfant et à fortiori, de l'adulte victime d'une mère abusive.



A un certain moment, le choix du sujet m'a paru peut-être trop comme un tribunal des mères et n'allait pas permettre une certaine nuance, ce qui me semblait essentiel dans un tel propos. En faisant mes recherches pour d'autres ouvrages, *Mal de Mères* de Stéphanie Thomas m'a été présentée et m'a introduite à la thématique du regret maternel. J'ai décelé en cette problématique quelque chose de beaucoup plus intéressant, surtout d'un point de vue féministe ; Est-ce qu'il y a

vraiment de mauvaises mères ou y'a-t-il un système qui considère des comportements hors de la norme comme ceux d'une mauvaise mère ? En parcourant les témoignages, j'ai pu identifier une notion de la maternité et du rapport à l'autre plus vaste mais qui surtout, montre la mère avant de montrer l'enfant, son ressenti, ses émotions. J'y reviendrai plus en détail mais il est assez facile de tomber dans la rhétorique du "une mère qui regrette est une mauvaise mère", omettant ainsi la variété d'expériences liées à la maternité, alors que le regret peut s'exprimer pour autant de raisons qu'il existe de femmes.

Il me semblait important de mettre en images ce sujet, car, au-delà d'être un sujet qui reste encore tabou (même s'il est de plus en plus médiatisé) il s'agit d'un sentiment naturel qui doit être montré pour être compris. L'avantage de cette thématique est qu'elle invoque naturellement une certaine sensibilité et complexité, il s'agit d'un vrai challenge de représenter un vécu, une sensation sans tomber dans la caricature ou même d'incriminer la personne qui

témoigne.

D'un point de vue personnel, il me paraissait évident de choisir un sujet féministe, j'appréhende aussi mon tfe comme un projet militant puisqu'il permet de mettre en lumière une problématique qui, à mes yeux, a souvent été mise de côté. Beaucoup de sujets féministes ont été mis en images au cours de ces dernières années, particulièrement dans le domaine de l'édition et précisément du roman graphique. On sait que l'art a toujours été plus ou moins au service du militantisme car il est un moyen simple et efficace de faire passer des messages à une grande majorité de la population, de plus, il est indéniable que l'art dans sa globalité est politique. On pourrait par exemple citer le mouvement des Riot Girls des années 90 mêlant l'art à la politique en proposant notamment des fanzines qui sont grandement reconnus au sein du graphisme. Pour revenir aux romans graphiques et à leur valeur militante, je me souviens être tombée il y a quelques années sur un blog Tumblr intitulé "*Projet Crocodile*", il existe aujourd'hui à



Projet Crocodile, Juliette Boutant

l'état de livre mais la démarche avait su retenir mon attention, ce que je retiens principalement de cet ouvrage est sa capacité à dénoncer un problème, dans leur cas les violences et le harcèlement sexuel en ne représentant pas directement les coupables mais en les symbolisant avec des crocodiles, cela permet de mettre en lumière un vrai problème en exposant ceux qui perpétuent ces violences tout en permettant de pointer un autre problème ; Tous les hommes sont potentiellement des crocodiles (puisque l'intégralité des hommes, agresseurs ou non sont présentés de la sorte). Plus globalement, je pourrais prendre en exemple des livres tels que *Renée au bois dormant* d'Elene Usdin qui pose la question du génocide des premières nations en permettant aussi une critique de l'urbanisme ou *Peau*

d'Homme de Zanzim qui pourrait être perçu comme un manifeste anti-homophobie mais aussi une critique du genre et de sa binarité. Pourtant, au cours de mes recherches et mes lectures, je n'ai fait face à aucune bande dessinée sur le sujet et je ne pense pas avoir trouvé un fanzine, un recueil d'illustrations évoquant la thématique du regret maternel ainsi, il me paraissait intéressant de faire de cette problématique le point principal de mon travail d'illustrations, car, au-delà de la question du regret, elle permet d'évoquer pléthore de problématiques liées aux vécus des femmes ; l'avortement, les abus sexuels, la charge mentale, la dépression post-partum et comment cela impacte des tas de femmes issues de milieux sociaux et culturels différents.

Procédé graphiques et réflexions

La thématique choisie n'est pas une thématique facile à aborder, elle joue sur l'émotionnel et sur un ressenti très particulier où il est nécessaire d'être à "l'écoute" des témoignages pour ne pas tomber dans des images vides de sens ou pire, qui font comprendre l'inverse du message qu'elles sont censées raconter. Le problème avec les discours sur la maternité est qu'ils sont inhéremment politique, cela se remarque avec des questions comme l'avortement ou la PMA notamment. Comme évoqué précédemment, l'art invoque aussi cette part de politique et dans un sujet pareil, il est difficile de ne pas prendre cela en compte puisqu'en ignorant ce paramètre, les illustrations peuvent faire passer un tout autre message.

Pour se faire, il me semblait plus pertinent de jouer sur la symbolique des éléments plutôt que qu'illustrer bêtement ce que je lisais sans y voir des interprétations graphiques particulières ; ainsi, je me suis arrêtée sur des représentations animales

pour illustrer l'humain et plus particulièrement la mère, ce procédé me semblait intéressant puisqu'il permettait une accroche directe au sujet et une ouverture plus large quant au public qui allait parcourir ce projet. Plus généralement, j'ai remarqué que l'image animale était fréquemment utilisée pour présenter des sujets sensibles ; Projet Crocodile, Maus d'Art Spiegelman, Les Hommes-Loups de Dominique Goblet, etc. J'ai ainsi tiré du Livre des Symboles édité chez Taschen une longue liste d'animaux en lien avec la maternité, il me paraissait plus pertinent de présenter une histoire avant de présenter une personne pour permettre une identification plus large d'où l'utilisation d'animaux symboliques ; le cerf, le lapin et la chouette.

Dans l'état actuel des choses, mon premier témoignage traite d'une femme qui, après plusieurs tentatives d'avortement (tentatives qui ne sont allées que jusqu'au rendez-vous) se décide à garder son enfant.

Ce témoignage parle d'angoisses, de dépression, de regret, de "crise" identitaire et de relation mère-fille compliquée mais, et cela se vaut pour les autres témoignages, d'amour. Et c'est ce message qui me semble plus important que tout, rien n'est une fatalité. Alors qu'on aurait tendance à croire que ce sentiment si particulier n'invoque que la souffrance, fait des femmes de mauvaise mère, il ne retire pas l'amour que ces femmes portent à leurs enfants car comme beaucoup d'entre elles le disent, et j'y reviendrai un peu plus tard, ce n'est pas l'enfant le problème, c'est le statut.

Pour réaliser ce projet d'illustrations qui se décline sous la forme de 3 dépliants accompagnés de 6 portraits animés j'ai choisi de réaliser mes dépliants au traditionnel avec l'utilisation d'encre de chine, de crayons de couleur et de peinture (n'étant qu'à mon premier témoignage, la finalité des techniques reste encore à définir). Ces techniques permettent de rendre le support et le propos vivant, dans le cas de l'encre de chine par exemple, ma technique consiste à créer

des lavis (applats d'eau) pour laisser l'encre se disperser librement. L'avantage de cette méthode est qu'elle rend le résultat imprévisible et permet une réelle sensibilité, de plus, l'encre permet de travailler à "sec" et jouer sur des mouvements plus brusques, créant ainsi une toute nouvelle émotion. Ce projet se compose aussi d'une partie animée présentant des portraits mettant en scène les sentiments impliqués dans le regret ; l'idée est d'aller vers quelque chose de progressif, de l'obscurité à la lumière pour ne pas offrir une vision fataliste de la chose et montrer qu'il existe une part de bonheur dans la part d'ombre. L'utilisation de l'animation permet de donner vie au sujet, les dépliants seuls auraient instantanément figés le sujet ce que je ne souhaitais surtout pas. La question principale dans la réalisation de ce travail était de trouver comment ne pas tomber dans des clichés et dépeindre l'image d'une mauvaise mère en invoquant accidentellement de l'égoïsme ou en stigmatisant ces femmes.

L'ensemble des réflexions apportées dans les parties à suivre ont permis de développer

une réflexion autour du sujet de la mère, sa place dans la société et comment le cinéma se saisit de cette figure en détournant des codes établis pour représenter une maternité faillible et complexe. Cet argumentaire m'a permis de déterminer un moyen sensible par lequel présenter les mères et, plus généralement, l'expérience maternelle. Il me semble important de maîtriser théoriquement, à l'aide d'une base sociologique mais aussi, dans mon cas, cinématographique la place qu'occupe les femmes dans un système aussi compliqué que le nôtre où leur instrumentalisation joue une aussi grande place et

comment il est ainsi possible de faire tomber un archétype formé par une vision patriarcale de ce qu'est la maternité et par extension la mère en présentant, comme cité en seconde partie des visions plus complexes de cette expérience.



Naître de qui ?

On ne naît pas mère, on le devient.

Lorsqu'on évoque la mère, c'est son rapport à ses enfants qui nous vient en tête ; c'est cette femme décrite comme une battante, pleine de tendresse, d'amour pour ses enfants mais c'est surtout une femme qui répond à sa fonction "naturelle", qui profite de sa fécondité et réalise un des plus beaux offices du monde. Pourtant, ce rôle pourrait être vu sous un angle plus politique et si en réalité, le corps fécond des femmes était politisé ? Et si faire des enfants n'était pas un choix beaucoup moins individuel qu'il n'y paraît ?

Traditionnellement, on nous propose un parcours de vie bien déterminé qui garantirait une vie réussie ; études, travail, mariage et enfants. La maternité semble être un facteur nécessaire à cette réussite tant les injonctions à celle-ci sont présentes dans notre société qu'elles soient indirectes ou

non, par le biais d'émissions vantant les mérites de la maternité ou les commentaires parfois indiscrets rappelant aux femmes qu'elle est leur devoir, ainsi, est-il possible d'assumer que devenir mère est un choix individuel dénué d'une dimension politique et qui ne subit pas la pression d'un système qui maintient les femmes en position de dominance. Bien qu'en réalité la maternité implique avant tout une personne, la future mère, il semblerait qu'il s'agisse d'une affaire publique, je m'explique : bien qu'il arrive que des femmes choisissent de leur plein gré de faire des enfants, on ne peut pas nier qu'une certaine pression s'exerce sur les femmes. Il y'a cette idée dans notre société que chaque chose doit arriver à un certain moment et qu'il sera trop tard à un moment ou à un autre pour réaliser certaines choses ; trop vieille pour se marier, trop vieille pour faire des enfants, etc.

Lorsqu'une femme se met en couple, son mari, sa famille, ses ami.es ainsi que des inconnus ne manqueront pas à participer à cette pression à coup de "Les enfants, c'est pour bientôt ?", évoquant l'horloge biologique ou encore "Tu ne ferais pas un enfant à ton mari ?", comme si les femmes et leur libre arbitre quant à leur corps ne dépendait que des hommes, comme si tout devait être fait pour eux, pour leur faire plaisir. On sait que d'une certaine manière, le corps des femmes à toujours appartenu aux hommes, dans un système patriarcal un total libre arbitre est une illusion, c'est cette illusion qui fait croire à des choix éclairés dénués de tout facteur socio-politiques et économiques. La maternité n'y échappe pas, bien que dans les sociétés occidentales il semble plus facile de refuser ou non cet état et ce rôle qu'est celui de mère, ce choix ne peut malheureusement pas s'appliquer partout.

Notre système tend à essentialiser la maternité, en faisant de ce passage obligatoire ou non dans la vie d'une femme, une expérience commune en omettant divers facteurs qui peuvent

impacter directement ou indirectement la future mère. Bien qu'on voudrait croire que la globalité des femmes qui tombent enceintes le choisissent de leur plein gré dans le seul but de fonder une famille, il serait ridicule de négliger certains facteurs qui poussent certaines femmes à devenir mère ; échapper à la drogue (beaucoup de témoignages de femmes toxicomanes évoquent la naissance d'un enfant comme déclic, il en va de même pour la prostitution), à un environnement toxique où règnent les abus sexuels, physiques ou psychologiques. On nous fait miroiter un choix qui serait susceptible d'améliorer notre vie, de la compléter. Pourtant, le choix semble s'arrêter lorsqu'il s'agit de femmes précaires, impliquant des raisons non pas dénuées de classisme ou de femmes racisées où le lien entre racisme & misogynie est assez évident à établir.)

La maternité est une affaire publique, le corps des femmes est un outil pour faire avancer les sociétés. On pourrait considérer qu'elles sont en quelque sorte un outil politique permettant de tenir debout l'humanité ; les femmes sont prises à parties dans

Maintenant un jeu, plus tard une mission, Prudhon



les politiques natalistes et sont accusées de manquer à leur poste quand la natalité tombe en chute libre. On ne manque pas de rappeler aux femmes qu'avant d'être des femmes elles sont et seront des futures mères. Sous Pétain, les femmes et mères étaient tenues responsables des morts de la Première Guerre et de ne pas avoir su les remplacer quand il le fallait, il dit lors de son discours du 20 juin 1940 ;

“Trop peu d'enfants, trop peu d'armes, trop peu d'alliés. Voilà la cause de notre défaite. L'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice”

accusant alors les femmes de voir dans leurs relations sexuelles un certain plaisir avant d'y voir un devoir ; celui de repeupler la France. On commence alors à rabâcher aux femmes, par le biais d'affiches diverses et variées, qu'elles doivent se soumettre à leur rôle premier ; faire des enfants pour sauver le pays.

Plus récemment, lors des débats autour de la réforme des

retraites, le Rassemblement national en a profité pour pousser une partie de son programme, bien présente depuis des années ; Pousser la natalité qui serait ici présentée comme une solution pour la question des retraites. Ainsi, pour Marine Le Pen, faire des enfants permettraient d'obtenir de nouveaux cotisants pour les années à venir. Au-delà d'un discours qui instrumentalise, une fois de plus, le corps des femmes, cette rhétorique est aussi profondément ancrée dans une politique raciste et nourrie la théorie farfelue du grand remplacement mentionnée par l'extrême droite ces dernières années. L'Humanité écrit dans un article à ce propos ; Le but serait donc de porter un projet de « repeuplement » d'une population française, blanche, pour contrer la hausse de natalité ailleurs, en Afrique notamment, et l'immigration. « Si nous ne relançons pas notre natalité, notre peuple disparaîtra », disait même clairement l'une des signataires, Bénédicte Auzanot.” Ce projet serait alors l'occasion d'instaurer, en plus d'une politique identitaire, une politique profondément traditionaliste

visant à rendre sa grandeur et son importance à la famille blanche, comme à une certaine époque. On ne peut nier que faire des enfants au-delà d'une simple question de démographie est aussi un moyen de nourrir la machine capitaliste en la nourrissant permanemment de nouveaux travailleurs. Pour revenir à la "farce" du choix éclairé qu'on retrouve beaucoup dans les débats autour de la volonté des femmes à procréer ou non, ces propositions de politiques natalistes poussent de façon insidieuse les femmes à concevoir, en évoquant un devoir pour sauver les valeurs du pays. Ce type de politique et de discours sont alors une porte ouverte aux interventions sur la question de l'IVG, la contraception, etc ; on le sait, dans des politiques natalistes et bien souvent d'extrêmes droite, ces éléments sont un frein à la mise en place de ces idées.

Toute cette question de la maternité et de l'utilisation des femmes/mères au service du capitalisme met en lumière une autre problématique : Le travail domestique non rémunéré

effectué par les femmes. Car, bien qu'elles soient appelées à faire des enfants pour le bon équilibre de la société mais aussi parce que "la maternité, le souhait d'être mère, est naturel chez les femmes" ce travail n'est jamais rémunéré.

Mais alors, qu'entends-t-on par "travail domestique" ? Le terme travail domestique englobe l'ensemble des tâches réalisées à domicile qui permettraient la "bonne tenue" du foyer. Ainsi, on retrouve les lessives, le ménage, s'occuper des enfants, les emmener à l'école, prendre les rendez-vous chez le médecin et tutti quanti. Cette dénomination a été théorisée par l'universitaire et théoricienne féministe Sylvia Federici qui avance que le travail domestique est une forme d'oppression économique genrée et une exploitation sur laquelle repose tout le système capitaliste.

Ainsi, on fait miroiter aux mères une certaine utilité dans la société, évoquant un rôle quasi nécessaire au bon fonctionnement de celle-ci pourtant, comme évoqué précédemment, le capitalisme n'est pas et ne sera jamais au service

des femmes. C'est au contraire l'inverse. C'est avec la problématique du travail non rémunéré ou rémunéré à moindre coup que le capitalisme continue d'écraser les femmes et les mères ; particulièrement les femmes racisées, sans-papiers, etc. Pendant qu'on nous pousse une vision du féminisme où la lutte se joue principalement en entreprise et où on attend des femmes et des mères cet idéal de la "maman girlboss et entrepreneure", on tend à oublier les nombreuses femmes sous-payées qui permettent à ce système d'exister.

On sait par exemple qu'économiquement parlant, le travail domestique est un apport considérable dans l'activité économique d'un pays, pourtant, il n'est toujours pas comptabilisé dans le PIB de celui-ci. Aux USA, ces tâches, si elles étaient rémunérées, permettraient aux femmes américaines de gagner 1 500 milliards de dollars (en 2019) !

Les femmes constituent 70% des personnes victimes de précarité et cette précarité s'explique aussi par le refus de l'état à les rémunérer pour leur rôle

de "femme au foyer". Ce sont avant tout les mères célibataires qu'on retrouve en tête de ligne quand il faut évoquer la pauvreté des foyers. Les mères sont rarement gagnantes dans un système qui les exploite, en plus de les discriminer à l'embauche, la maternité dentelle leurs carrières. 40% des femmes partent avec des pensions incomplètes, contre 30% chez les hommes. Pour revenir à un sujet évoqué plus tôt, la réforme des retraites, bien qu'évoquée comme bénéfique pour les femmes par la Première Ministre Elisabeth Borne, va plutôt creuser les écarts, déjà bien présents.

Le problème que pose le travail domestique est qu'il reste impayé parce qu'il est encore caractérisé comme un travail effectué naturellement, par amour et parce que les femmes, par "instinct maternel" sont prédisposées à gérer toutes ces tâches gratuitement. La société permet ainsi de garder les femmes dans des schémas favorisant la précarité en les sous payants (on rappelle que le salaire d'une femme est inférieur à 22% à celui des hommes, en 2019) ou en ne les payant pas



du tout en gardant le statu quo. Globalement et comme évoqué précédemment, on remarque que ce sont plus souvent les femmes qui occupent des emplois à temps partiel ou cumulent des petits boulots pour faire vivre leur famille, surtout dans le cas des mères célibataires. Ainsi, le patriarcat et le capitalisme marche main dans la main pour assujettir les femmes et se servir de leurs compétences.

Le problème de toute cette rhétorique des femmes essentielles au bon fonctionnement de la société est qu'elle omet un détail pourtant pas négligeable ; ces injonctions viennent avec leur lot de problèmes forcément inhérent à une vision patriarcale de la maternité. Ce qui nous amène alors à notre seconde partie ; quelles conséquences pour les mères ?

Le silence des mères

A l'issu de ma première sous-partie, j'ai déterminé en quoi le capitalisme patriarcal assujetti les femmes et se sert de celles-ci pour créer de la main d'œuvre gratuite ou à moindre de coût. J'ai ainsi avancé que les femmes, les futures mères, servaient, aussi violent que cela puisse paraître, à nourrir la machine capitaliste en produisant de nouveaux travailleurs. A cela s'ajoute le travail domestique qui permet de garder la société à flot tout en prenant soin à ne pas rémunérer les femmes et mères. Puisque j'ai évoqué le terme travail domestique, il n'est pas difficile de faire un lien entre le vécu d'un salarié et d'une femme/mère, le salariat vient avec ses problèmes il en va donc de même pour le rôle de mère ou de femme plus généralement puisque les deux vécus s'entrecroisent. Comme évoqué plus tôt, la société tend à nous vendre un idéal de la maternité et considère celle-ci comme un devoir bon pour le bien commun, or, ce discours omet bien souvent les conséquences né-

gatives amenées par ce statut. Alors qu'on pourrait croire que, «naturellement», les femmes seraient comblées par un enfant et feraient automatiquement de bonnes mères, ces dernières années nous ont montré une réalité toute autre.

En 2015, une étude intitulée «*Regretting Motherhood - A sociopolitical analysis*» vient ébranler le monde presque parfait de la maternité glorieuse et paisible. Réalisée par Orna Donath, une sociologue israélienne, cette enquête vient mettre en lumière un tabou, un non-dit autour du vaste sujet qu'est la maternité ; Le regret maternel. L'ouvrage fait plus de bruit en Allemagne que dans son pays de sortie, d'innombrables femmes viennent alors s'exprimer sur les réseaux sociaux avec pour simple cri de ralliement ;

#RegrettingMotherhood

On pourrait se demander pourquoi l'Allemagne en particulier

et non la France, l'Espagne ou même la Suède ; l'Allemagne entretient fortement ce clivage entre ce qu'est et doit être une bonne mère et la ligne fine qui pourrait la transformer en mauvaise mère.

Dans l'inconscient collectif allemand, la mère est une femme qui doit faire passer ses enfants avant ses propres désirs mais qui doit surtout s'extirper du monde du travail pour se consacrer à 100% à sa progéniture, lorsqu'elles font défaut à ce modèle, elles sont alors appelées «Rabenmütter» (mère-corbeau), la mère devient alors égoïste, en somme, une mauvaise mère. Dans un pays où le taux de natalité est le plus bas du monde, les écrits d'Orna Donath ne pouvaient que causer un tremblement de terre. Ainsi, à l'issu de ces écrits, de nombreuses femmes se sont retrouvées autour de ce sujet, exprimant ainsi un certain mal être face à leur rôle de maman et comment celui-ci les faisait souffrir. Ce débat a plus largement ouvert la discussion autour de l'après-maternité ; le post-partum, la dépression liée à celui-ci, etc.

Le regret maternel n'est pas à confondre avec l'ambivalence maternelle ou la dépression post-partum ; la dépression post-partum (elle touche 20% des femmes) existe en tant que pathologie et est soignable, elle se caractérise par divers symptômes ; fatigue physique et psychique, fatigue, auto-culpabilisation, etc. Dans certains cas ces symptômes peuvent s'accompagner d'idées suicidaires. Le regret maternel quant à lui est avant tout un sentiment, il peut partager les symptômes de la dépression post-partum, mais à la différence que le regret n'est pas réellement soignable, il s'apaise malgré tout à l'aide de thérapies mais, il reste un sentiment capable de refaire surface à tout moment.

Le problème avec le regret maternel est qu'on a tendance à considérer que la mère n'aime pas son enfant, or, ce n'est pas l'enfant le problème mais bien le statut qui s'impose lorsqu'on accouche. L'acteur principal de ce regret c'est le statut de mère ; celui qui efface la femme et l'empêche d'exister, car oui, il est indéniable que lorsqu'une femme devient une mère, les deux rôles cohabitent diffi-

lement, l'un doit s'effacer au profit de l'autre. Ce qui crée partiellement ce regret, c'est que le corps n'appartient plus à soi-même, bien avant l'accouchement, le corps des mères est instrumentalisé, il existe aussi pour les autres et chacun à son mot à dire dessus. Alors qu'on considérerait les mères comme des êtres sacrés, asexués, à l'image de la Vierge (il est bon de noter qu'aux premiers siècles de notre ère, il était préférable pour une femme d'être vierge, ainsi, les femmes pieuses ont obtenu le droit de refuser le mariage et par extension, la maternité. Ce qui explique sûrement pourquoi la mère du Christ, Marie, est une mère "respectable" pour le catholicisme. Evidemment, c'est une réflexion à prendre avec des pincettes puisque survient peu après les discours natalistes et traditionnalistes qui sont une extension des discours religieux.), les femmes sont devenues à partir des années 80 des objets de désir, d'où la catégorie MILF sur les sites à contenu pornographiques ; ici, le corps fécond n'appartient plus aux femmes mais est sujet au regard masculin.

Quand on attend des femmes

un certain standing, ne pas se négliger, être toujours présentables, souriantes, chez les mères, ces attentes sont déçues. Une mère doit être encore plus apprêtée, car la maternité n'est "pas une maladie", ne doit pas se laisser aller pour rester désirable pour son mari, car l'accouchement et ses répercussions sont aussi subies par celui-ci, la fatigue doit être sexy, on demande plus de courage, d'efforts, tout cela en gardant la tête haute. Meredith Brooks dit ; Je suis une salope, je suis une amoureuse, je suis une enfant, je suis une mère, je suis une pêcheuse, je suis une sainte.", les femmes doivent être tout, même quand tout est incompatible. Au-delà de contrôler les corps, ce type de commentaires permet aussi de brider le ressenti de ces femmes et d'imposer un sentiment de culpabilité qu'on retrouve très fortement dans la question du regret maternel, si je ne sais pas répondre à toutes ces attentes, qui suis-je réellement. On explique la détresse émotionnelle des mères face à des standards qu'elles ne savent tenir par "le temps" ; si ça ne va pas maintenant, ça ira en vieillissant, il faut mettre ses

tracas de côté et aller de l'avant. Ce type de discours permet de passer sous silence les femmes en considérant que la souffrance impliquée par la maternité peut être tue pour le bien commun mais surtout pour préserver le statu quo selon lequel la maternité offrirait un bonheur indéniable aux femmes.

Sur un plan plus philosophique, ce qui caractérise le regret c'est le passé, cette sensation qu'on ne retrouvera jamais qui on était avant. Le seul moment où le regard sur le passé est accepté de façon positive c'est d'un point de vue nostalgique ou lors d'une "recension pragmatique visant à améliorer l'avenir", regretter un statut qui émerge d'un choix n'a pas sa place dans l'équation (et choisir n'est pas consentir, un choix peut s'effectuer sous une pression tierce lorsqu'il offre à la personne une porte de sortie moins pire que l'autre proposée), il en va de même pour les expériences traumatiques, les erreurs de parcours ; il ne faut pas se laisser déstabiliser par le passé et aller de l'avant. Plus généralement, dans certains cas de figure la société tend à accepter plus facilement certaines

formes de regret qui seraient la preuve d'une introspection nécessaire pour le bon ordre des choses, on pourrait citer dans le cadre juridique une personne jugée pour un crime, dans cette mesure, le regret est souhaité pour permettre au criminel d'être pardonné et pour que son avocat puisse ainsi le défendre correctement. Les religions laissent aussi une grande part au regret qui prouve que l'humain est honnête et capable de reconnaître ses torts.

Pourtant chez les femmes, mères et futures mères, le sujet du regret éprouve une certaine ambivalence dans sa façon d'être perçu et peut même devenir une vraie arme lorsqu'il est utilisé dans certaines circonstances. Le regret est ainsi souhaitable dans le cadre d'un avortement et même applaudi, il est instrumentalisé de sorte à rassurer ceux qui sont contre en espérant ainsi que ces femmes battent en retraite ; "N'avorte pas, tu le regretteras". Ce discours est intimement lié avec la question de l'instinct maternel, regretter un avortement, empêcher la mort d'un futur enfant, ce serait le signe que la mère en

nous s'exprime. En plus d'être un discours moralisateur, ce type de commentaires dénuent totalement les mères d'un supposé libre arbitre quant à leur droit de disposer de leur corps.

A contrario, dans le cadre du regret maternel, on remarque la situation inverse ; comme évoqué plus haut, devenir mère est dépendant de plusieurs raisons et n'est malheureusement pas tout le temps le résultat d'un choix éclairé, ainsi, essentialiser la maternité & les mères en promettant une expérience commune et un bonheur certain est en réalité une hérésie. Ainsi, bien que la maternité soit considérée comme une expérience "commune" entre femmes avec des règles bien définies et des moments particuliers (apprendre à son enfant à marcher, les premiers jours après la grossesse, changer les couches, etc), c'est justement ce concept qui pose problème et amène ainsi au regret maternel tel qu'on l'entend. Réellement, il n'y a pas de mode d'emploi possible au rôle de mère car ce rôle et son déroulement dépendent de plusieurs facteurs non négligeables tels que le profil économique de

la mère (en couple ou non), sa disponibilité affective et psychologique et tout simplement, son ressenti propre vis-à-vis de son enfant.

Le mythe de l'instinct maternel promet une disponibilité complète et un lâché pris de ses propres émotions au profit de celles de son enfant, la mère doit être un tout pour lui en s'oubliant elle-même pour le bien de sa progéniture. Freud dit lui-même dans ses écrits qu'une mère n'est pas une personne à part entière, qu'elle n'existe qu'en fonction d'autrui, c'est cette image de la mère qui n'existe que dans sa fonction de mère d'autrui qui pose problème car dès lors où une femme exprime un regret, celui d'avoir eût un enfant mais qui se caractérise plutôt par le rôle qu'on impose aux femmes, les retours sont cinglants. Il n'est pas possible aux yeux d'autrui qu'une femme regrette quelque chose qu'elle ait choisi naturellement (alors que cette chose est indirectement imposée par le biais de la société patriarcale), la parole libératrice autour du regret met en péril le bon fonctionnement de la société et met en doute un rôle

assigné aux femmes car issu de la nature, être une mère c'est inné chez les femmes, aimer son enfant l'est aussi.

Le regret maternel c'est donc avant tout regretter une vie passée, celle où la femme existait avec ses sentiments et ses expériences, indépendamment d'une autre vie. Le passage de femme à mère évoque l'idée de quelque chose qui mourrait pour laisser place à autre chose. Ce lien entre vie et mort dans le cadre de la maternité est d'ailleurs assez courant, dans son ouvrage Orna Donath cite Naomi Wolf pour illustrer ce propos, ainsi, elle relève qu'au

Bénin, chez les Bariba, les anciens de la tribu voyaient les femmes enceintes comme des mourantes. Ainsi, lorsque celles-ci tombaient enceintes, on creusait une tombe et dans le cas où les femmes survivaient à l'accouchement, cette tombe venait à être recouverte et on attendait quarante jours avant de la sceller définitivement. Métaphoriquement ou littéralement, devenir mère implique de laisser quelque chose derrière soi, quelque chose meurt pour laisser place à une nouvelle entité.



American Pie, Paul Weitz



Desperate Housewives, Marc Cherry

Faire naître la mère à l'écran

Qui sont-elles ?

A l'issue de cette première partie nous avons pu observer brièvement comment la femme et plus particulièrement la mère sont un outil patriarcal et comment celles-ci doivent se soumettre à des attentes particulières pour s'ériger en parfaite mère. Ainsi, nous avons pu constater que ces attentes spécifiques mènent à des sentiments contraires chez ces femmes, tel que le regret maternel par exemple. Cette vision de la mère dans notre société est soumise à diverses représentations protéiformes de ce que doit être une mère et ce qu'elle ne doit pas être. Le cinéma est un terrain propice pour mettre en image ce type de "fantasme" et il est aujourd'hui assez facile d'évoquer ne serait-ce qu'une mère dans ce domaine, qu'il s'agisse de série ou de film.

Lorsqu'on évoque des femmes/

mères marquantes au cinéma, sur petit ou grand écran, il n'est pas rare de se confronter aux mêmes exemples souvent redondants, on pourrait par exemple citer *Desperate Housewives* qui nous narre le quotidien de 4 femmes toutes sous le joug d'une représentation patriarcale de ce que doit être la femme, l'épouse et la mère. J'y reviendrai plus tard, quoi qu'il en soit, il est assez facile d'observer un certain schéma qui se répète lorsqu'on observe la place des mères dans le cinéma et comment celles-ci sont représentées. On retrouve ainsi ; la mère "folle", agressive et enragée, désagréable et qui "écrase" son mari (tout un lien peut être établi avec le mythe des hommes castrés par leur femme, j'y reviendrai), la mère "girlboss", accomplie, au service des enfants, du capitalisme (entrepreneure ou dans un poste à hautes responsabilités) qui sait

joindre ses 2 vies sans difficulté, la M.I.LF ou la mère désirable, un peu dragueuse, provocatrice, qui se sert de ses enfants pour draguer leurs amis, qui est aussi un peu fêtarde et souvent représentée comme un parfait mélange entre une femme et une adolescente. Toutes ces représentations, lorsqu'elles ne servent pas un propos inhéremment féministe font en réalité plus de tort aux femmes qu'elles n'aident celles-ci. La mère et l'épouse, car bien souvent les deux vont de pair, servent de ressort comique, d'objet de désir ou dans certains cas existent uniquement pour agacer le spectateur ; dans ces trois catégories on pourrait donc citer brièvement des personnages tels que Lois, la mère dans la série Malcolm (qui fera par la suite l'objet d'une étude approfondie) qui explicite cet archétype de la mère insupportable, castratrice mais au fond comique ou la "maman de Stifler" dans le film American Pie qui a elle toute seule représente cette image de la mère cougar, attirée par les amis de son fils.

On pourrait considérer que ces images féminines souvent

stéréotypées tombent sous la définition du male gaze ; théorisé par Laura Mulvey en 1975 dans un article intitulé "Visual Pleasure and Narrative Cinema", le concept de male gaze définit les actes par lesquels on filme les corps féminins en y imprégnant un regard purement masculin où ceux-ci deviennent des objets sexuels avant de n'être que de simples corps. Lors de ce phénomène, le féminin devient sexuel même dans ses actes les plus anodins, ainsi, et on le retrouve notamment par le biais des pubs promouvant des rasoirs féminins, tout est mis en œuvre pour dénuder la femme de sa singularité, sa personnalité.

Pour aller plus loin, on remarque que cette "politique" de l'image vient implémenter des visions patriarcales de ce que doit et ne doit pas être une femme, au-delà d'une simple sexualisation on remarque que le cinéma tend à nous pousser une vision de la féminité édulcorée où on refuse d'omettre les réalités bien souvent, violentes, de celle-ci. Ce type de représentations participent bien évidemment à l'image d'Epinal de ce que doit être une femme, et

dans le cadre de cette étude, la mère sacrée et quasi-divine.

J'explique mes propos en prenant un exemple très simple, qui est capable de témoigner d'une représentation réaliste de ce qu'est l'accouchement et plus généralement, l'expérience de la maternité dans les médias actuels et passés ? Si on se concentre uniquement sur notre imaginaire collectif, je pense pouvoir assurer que nous sommes très peu à pouvoir certifié avoir été témoin d'images parfois crues de ce qu'est l'accouchement, celui qui implique du sang, des fluides corporels, des corps en mouvement, douloureux. Quand on se penche réellement sur ce que le cinéma a à nous offrir en termes de représentation, on remarque donc très vite que la maternité est idéalisée, il n'y a pas de place pour le regret, la souffrance, la fatigue, tout est toujours très édulcoré et lisse. Le cinéma continue ainsi, par le biais de ce type d'images, d'enfermer les femmes dans une image très hiératique de ce qu'elles doivent être.

Bien que le male gaze se définit généralement par son voyeurisme à l'égard des corps

féminins, je pense qu'il n'est pas tout à fait dénué de sens de considérer que représenter des mères comme celles évoquées plus haut est un autre outil du regard masculin. Ces femmes sont présentées comme des caricatures d'elles-mêmes et sont, de ce fait, soumises à des visions totalement misogynes de leur genre ; dans le cas de la mère folle et psychorigide, il y a avant tout cette idée de la femme hystérique qui fait régner le chaos sur le foyer ; cette image, en plus de faire preuve d'une misogynie évidente, participe à mon sens à banaliser le discours de la femme castratrice proclamé par les masculinistes. Ce discours s'inscrit dans une volonté à considérer que les hommes perdent leur rôle au sein du foyer face à des femmes "masculinisées", on entend souvent l'expression "porter la culotte" pour désigner une femme qui prendrait le rôle du mari, de l'homme, entre les murs de sa maison. Pour aller plus loin, Freud soutenait ce discours en évoquant un "complexe" s'expliquant par la volonté de la femme, dénuée de pénis, à surmonter ce manque sur le plan symbolique, créant

ainsi une panique chez l'homme qui lui se doit de lutter contre cette angoisse d'une femme plus "forte". Cet argument est évidemment baigné de misogynie et n'est pas à prendre au sérieux tant il s'étend sur des réflexions farfelues.

Quoiqu'il en soit, la figure maternelle au cinéma n'est pas négligeable et l'intérêt qu'elle apporte à son sujet est rarement laissé au hasard ; quand on observe une batterie de films ou de série qui présentent à un moment donné une mère, qu'importe la forme que celle-ci prend (oppressive, protectrice, indépendante, ...), elle est souvent mise en relation avec un autre personnage sur lequel elle fait subir son rôle d'une manière ou d'une autre, pas forcément d'une façon négative mais elle permet un changement de narration et souvent, permet l'évolution du dit personnage. De ce fait et pour revenir à ce qui a été précédemment évoqué, lorsqu'elle n'est pas représentée comme une mère courage, conciliant travail et foyer et répondant ainsi aux attentes de la société quant à ce que doit être une mère, le

monde du petit et grand écran les représentent comme des harpies féroces, des femmes castratrices et dans certains cas, de véritables monstres. Ainsi, elle est souvent le vecteur de quelque chose de mauvais et cause souvent la perte d'un autre personnage (souvent en lien direct avec elle, comme ses enfants par exemple), on pourrait alors citer divers films qui dépeignent ce type de mères ; *The Virgin Suicides* (1999) par exemple, nous présente une mère catholique, très religieuse qui, à cause de ses croyances et sa définition de ce qu'est la morale, va enfermer ses filles jusqu'à leur suicide. On pourrait considérer à l'issue du film que la mère joue un rôle dans la mort de ses enfants puisque c'est l'enfermement causé par celle-ci qui les mènera à leur perte. De plus, son personnage subit une réelle transformation au cours du film ; alors qu'au début et ce jusqu'au milieu du film, Sofia Coppola nous présente une mère qui, malgré sa main de fer se montre aimante, elle bascule vers la deuxième moitié du film vers un quasi-autoritarisme, brûlant ainsi les vinyles de Lux et les enfermant défini-

tivement dans la maison sans aucun contact extérieur. En plus de représenter une forme de dérive religieuse où le puritanisme est érigé comme principale règle à suivre, la mère Lisbon est, dans son essence, une mauvaise mère et le narrateur ne manque pas de le rappeler au spectateur lors de la fin du film avec pour simple phrase "le scandaleux égoïsme d'une femme qui ne pensait qu'à elle-même", la rendant ainsi totalement responsable du décès de ses enfants. Pourtant, lorsqu'on observe attentivement le film, on remarque assez rapidement que cette souffrance court dans la famille, que chaque personnage souffre d'une manière ou d'une autre, le père, après la mort de Cecilia, devient quasi absent,

il s'efface. La mère endeuillée perd ses moyens et ses émotions se décuplent, faisant alors souffrir ses filles au passage qu'elles-mêmes doivent endurer la perte de leur petite sœur. Pourtant, le coupable aux yeux de l'extérieur reste la mère car elle n'a pas su répondre aux attentes de la société quant à son rôle de mère ; elle a trop protégé mais pas assez, elle n'a pas été à l'écoute, elle a été trop égoïste et n'a donc rien vu arriver.



The Virgin Suicides, Sofia Coppola

Loïs et Annie Graham ; la complexité de la maternité



Cette rapide étude de cas permet d'introduire et de servir de préambule à ma deuxième sous-partie ; puisque nous avons questionné les différentes représentations des mères au cinéma, il me semble à présent pertinent d'approfondir sur un archétype en particulier, celui évoqué précédemment ; La mauvaise mère. Ainsi, sous quels termes la mauvaise mère est-elle présentée dans les médias et que représente-t-elle en réalité ?

L'intérêt ici est de questionner son apport à la narration mais surtout comment la figure de la mauvaise mère peut faire office de révélatrice d'un système faillible. Pour cela, j'ai choisi

d'opposer deux personnages féminins définies par leur rôle dans le film et la série qu'elles occupent ; Loïs de la série humoristique Malcolm (Malcolm in the Middle aux US) et Annie Graham du film horrifique d'Ari Aster, Hereditary. Pourquoi avoir choisi ces deux personnages parmi pléthore de personnages féminins ? Evidemment, il y'a une raison personnelle dans ce choix, pour Malcolm c'est une série qui a bercée mon enfance et mon adolescence, alors qu'elle est au premier abord une série ouvertement humoristique où le spectateur s'amuse à tourner au ridicule les personnages, c'est en grandissant qu'on réalise la

vraie complexité de cette série. En réalité, et j'y reviendrai un peu plus loin, Malcolm met en lumière plus de problématiques qu'on ne pense. Concernant Hereditary, bien qu'il ne s'agisse pas de mon film préféré, il a été, néanmoins, produit par un studio que j'affectionne tout particulièrement ; Le studio A24. Il est connu notamment pour le tout récemment primé Everything Everywhere All At Once, Ladybird, The Lighthouse et un tas d'autres films. Une chose que je trouve intéressante chez A24 est la façon dont les films du studio abordent les relations mères-enfants et plus généralement, la maternité. Mais, Hereditary prend une voie toute particulière en nous présentant la mère comme figure horrifique. Opposer ces deux personnages tout en les joignant me semblait intéressant dans la mesure où, bien que les univers soient différents, on retrouve malgré tout un discours assez similaire quant à la maternité et ce qu'endurent les femmes.

Malcolm est une série humoristique diffusée sur la FOX entre le 9 janvier 2000 et le 12 mai 2006. La série s'étend sur

151 épisodes venant narrer le quotidien d'une famille américaine de classe moyenne (d'où le Middle évoqué dans le titre original, qui fait aussi référence à la position de Malcolm au sein de la famille). On y présente Malcolm, un supposé génie et ses déboires entre ses frères et ses parents. Bien qu'étant une série à visée humoristique, elle regorge malgré tout d'un humour assez noir quant à la réalité de la vie et de la société libérale américaine ; incapacité à se soigner, accès difficile à la contraception, racisme, pauvreté, perte d'un emploi, etc. La famille de Malcolm n'est définie que par des prénoms, le nom de la famille en tant qu'ensemble reste inconnu (bien que l'on sache par exemple le nom de jeune fille de Loïs, étant Wilkison), les scénaristes s'en jouent d'ailleurs lors du dernier épisode de la série avec le badge que porte Francis où on peut retrouver "Francis NoLast-Name" (traduit par Francis Pas de nom de Famille) écrit sur celui-ci. La famille se compose de 4 enfants, Francis, le plus vieux, que Loïs ne manque pas d'évoquer lorsqu'il faut parler des bêtises commises par celui-ci

dans sa jeunesse, puisqu'au fil des épisodes un running gag se met en place ; Francis est connu des services de police depuis sa jeunesse ainsi on le voit fréquemment escorté à la porte de ses parents par les policiers. Son personnage vit en dehors du foyer et s'embarque très souvent dans des aventures farfelues (le service militaire, l'auberge gérée par Lavernia pour enfin finir chez Otto, dans son ranch avec sa compagne Piamma). Reese est quant à lui le remplaçant de Francis au sein du foyer, il est tout aussi turbulent que celui-ci mais il est surtout présenté comme un garçon idiot à contrario de son frère Malcolm qui, comme évoqué précédemment, est surdoué. Pourtant, on se rend assez vite compte que le fils réellement intelligent est Dewey, le petit dernier puisque celui-ci se dé-

couvre une qualité de pianiste au fur et à mesure des épisodes, il est aussi celui, à mon sens, avec la plus grande capacité de réflexion quant au monde qui l'entoure malgré son jeune âge. Enfin, on retrouve Hal le père de famille, son personnage est en quelque sorte défait de sa fonction parentale puisqu'il est totalement immature et irresponsable, il est perçu comme un grand enfant, puéril et maladroit. Hal est avant tout un personnage attachant qui plaît par son âme d'enfant car, malgré sa maladresse, il n'en reste pas moins un homme sensible. Il est intéressant de noter que son personnage est à l'opposé des standards en matière de virilité, en fait il représente tout simplement le fameux mythe de l'homme castré par sa femme ! Sa femme, parlons-en puisqu'elle est le sujet princi-

Malcolm in the Middle, Linwood Boomer

pal de cette étude. Lois est la représentation parfaite de la mère tyrannique et inspire un sentiment de peur chez ses enfants qui sont toujours, à un moment ou un autre, en position de dominés face à elle. Lois est la maîtresse de l'ordre au sein du foyer et maîtrise avec une main de fer à la fois son mari et ses enfants mais cette discipline s'étend bien au-delà du cocon familial et se retrouve même sur son lieu de travail. Alors que son personnage joue un rôle purement comique, le rôle interprété par Jane Kaczmarek s'avère avoir un but plus politique qu'on ne pourrait penser. Pourtant perçue comme une mère méchante et presque abusive lors des premiers visionnages de la sitcom, Lois apparaît avec du recul comme une mère débordée par sa vie de famille et surtout, son rôle

de mère. Il est assez évident que les agissements de Lois sont menés par une accumulation, un ras le bol de sa condition qu'elle soit sociale ou économique. La mère de famille est ainsi la victime directe d'enfants turbulents, indisciplinés qui ne l'écoutent pas et la tournent en bourrique, son mari quant à lui joue le rôle d'un cinquième enfant, irresponsable, immature et qui surtout, ne travaille pas et préfère vaquer à des occupations futiles, telle que la marche nordique (saison 4 épisode 7). Lors de l'épisode "Souvenirs, souvenirs" (saison 2, épisode 25), les scénaristes nous offrent un flashback sur ses différentes grossesses mais aussi sa relation avec son mari, il s'agit aussi d'un épisode très important qui contextualise le déclassement social subit par le couple à la suite des naissances mais aussi



la perte d'emploi d'Hal. Cet épisode nous présente assez vite une femme qui, au fil des naissances est de plus en plus débordée, délaissée par un mari qui, suite à une rétrogradation, préfère se défaire de ses responsabilités paternelles. Cette charge mentale est évoquée à diverses reprises dans cet épisode, notamment lors des premières minutes de l'épisode quant Lois évoque à Hal son retard de règles ; "Je t'avais dit de faire cette vasectomie", supposant alors que la mère de famille n'a pas accès à la contraception mais surtout, que son mari n'a pas pensé à trouver une solution pour réguler sa libido préférant alors blâmer sa femme, mais aussi lorsque le couple emménage dans leur nouvelle maison, on nous présente le père en train de s'amuser avec son fils pendant que Lois, dépassée, lui demande de l'aider à déballer les cartons. Hal, énervé, préfère alors quitter le domicile avant de revenir quelques heures plus tard, surpris par la vision de sa femme sur un brancard après avoir accouché sur la pelouse du jardin. De plus, son caractère "tyrannique" comme présenté par sa famille s'explique en réa-

lité, au-delà de la charge mentale, par une histoire familiale compliquée.

La série nous présente au cours des épisodes, Ida, la mère de Lois. On apprend ainsi que la mère de famille est issue de l'immigration des pays de l'Est, cet élément pourtant anodin vient ajouter au personnage de Lois une dimension en plus ; son incapacité à accepter l'échec, à se battre constamment pour ce qui est juste (même quand celle-ci est en tort), sa discipline s'explique principalement par un contexte social, celui d'être une femme de classe moyenne issue de l'immigration mais surtout, issue d'un pays pauvre et à la situation politique compliquée. Ainsi, à contrario de Hal qui est originaire d'une famille plus bourgeoise (épisode 3 saison 4) et subit un réel déclassement (c'est à dire qu'il passe d'une classe haute à basse) et comme l'évoque Antoine Bonnet dans son livre *Malcolm, Sociologie d'un génie*, Lois a toujours eût cette détermination à se battre pour ce qu'elle veut et ce qu'elle trouve juste puisque sa situation, de son enfance à sa vie adulte a toujours été la même, elle ne subit pas

ce déclassement de la même manière que son mari. Pour revenir à sa mère, il est assez évident que son personnage est la vraie mauvaise mère de la série puisqu'à contrario de Lois, le rôle interprété par Cloris Leachman est une accumulation de traits négatifs ; elle est alcoolique, manipulatrice, raciste et ne cesse de rabaisser sa fille avec des commentaires plus que cinglants, comme lors de l'épisode *Grand-Mère* attaque de la saison 4 où Ida reproche à sa fille de trop manger, ce qui bien évidemment blesse profondément Lois. La cruauté sans fin de la grand-mère se révèle lors de cet épisode alors que celle-ci traîne en justice Lois et Hal suite à une mauvaise chute, se retrouvant tous deux à deux doigts d'hypothéquer leur maison, ce à quoi Ida répond que leur situation lui importe peu tant qu'elle récupère son argent. Quoiqu'il en soit, le caractère de Lois semble s'expliquer par une relation conflictuelle et compliquée avec sa mère, on pourrait considérer que le modèle d'éducation qu'elle utilise sur ses enfants est en fait une répétition de celle donnée par sa mère tyrannique, on retrouve fréquem-

ment ce lien complexe dans les représentations de mauvaise mère mais celui-ci s'étend aussi bien au-delà de l'écran. Dans son livre *Mal de mères*, Stéphanie Thomas conclue à la suite de ses interviews que, dans la grande majorité, les femmes regrettant leur rôle ont elles-mêmes été les victimes d'une mère dysfonctionnelle, cela ne veut bien évidemment pas dire que l'intégralité des "mauvaises mères", celles qui regrettent, qui sont colériques et émotionnelles sont le fruit d'une femme qui ne les a pas aimées mais cela est à mon sens plus révélateur d'une toute autre problématique ; celle du trauma intergénérationnel. Ainsi, dans le fond peut-on considérer Lois et sa mère comme de réels tyrans ? A mon sens, leurs personnages révèlent d'un vrai problème, celui de la place des mères au sein des foyers mais surtout, au sein d'un foyer de la middle class américaine. Lois est, je le rappelle, une femme issue de l'immigration, terrassée par la charge mentale et employée au "minimum wage" dans une petite supérette. *Malcom*, dans sa globalité est une critique de la société américaine libé-

rale et se moque ouvertement d'un système faillible, Lois est l'archétype de la mère au foyer américaine, pourtant, alors qu'elle aurait pu être soumise par son rôle, elle n'en reste pas moins un personnage féministe. Son personnage est peut-être sanguin et carrément abusif dans certains épisodes mais elle n'en reste pas moins une mère attentionnée avec de réelles valeurs, alors qu'on pourrait penser qu'elle n'est là que pour semer la tyrannie, Malcolm nous présente surtout une mère qui sait se montrer forte dans les difficultés de la vie. Linwood Boomer présente un personnage authentique, tiraillé entre ses émotions et son rapport à sa propre mère. J'ai eu tendance à remarquer que généralement, la "mauvaise" mère elle-même soumise à la tyrannie de sa propre mère est un trope assez fréquent dans le cinéma, ainsi, on retrouve assez souvent des représentations de femmes victimes d'une mère abusive, ce qui tendrait à expliquer pourquoi certaines mères sont comme elles sont, il s'agirait surtout d'une répétition d'un schéma déjà établi dans l'enfance. Bien sûr, cela ne signifie

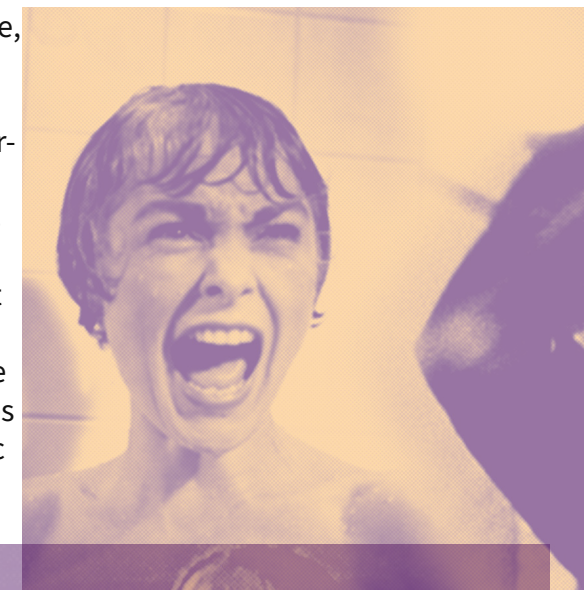
pas que toutes les victimes de mères abusives le deviennent elles-mêmes.

Pour résumer, Linwood Boomer utilise la mauvaise mère comme ressort comique en premier lieu. Considérer que son personnage n'existe que dans un intérêt misogyne serait un non-sens puisque chaque personnage présenté dans Malcolm est ouvertement moqué. Dans l'implicite, Lois n'est que la représentation d'un système qui l'écrase et lui fait, pour être crue, péter les boulons. En fait, il serait plus censé de voir en son rôle une femme qui réfute ce que la société lui impose et qui transgresse des attentes.

Un genre en particulier s'est entichée de la figure maternelle, lui donnant un tout nouveau sens ; le maternal horror. Dans sa globalité, nous pouvons affirmer que le monde de l'horreur s'est souvent servi des femmes pour représenter cette idée très misogyne qu'elles seraient sans détresse et un peu idiotes (un phénomène qu'on retrouve assez souvent dans le genre des slashers des années 60/70 avec des films tels qu'Halloween, Psycho ou encore le terrifiant Massacre à la tronçonneuse), pourtant, en parallèle et porté par la montée du féminisme dans le genre, on retrouve aussi des personnages féminins invoquant une certaine force et détermination, des femmes qui s'en sortent, qui se battent mais qui n'en restent pas moins des victimes (et elles n'échappent que très rarement à la sexualisation et de facto, au male gaze, comme Ripley dans le très célèbre Alien.)

Lorsque les femmes sont présentées à l'écran elles endossent soit un rôle les présentant en victime ou en monstre destructrice d'hommes, invoquant la femme monstrueuse. Barbara Creed dit dans "The

Psycho, Alfred Hitchcock



Massacre à la tronçonneuse, Tobe Hooper

Monstrous Feminine: Film, Feminism and Psychoanalysis “ ;

“Lorsqu’une femme est représentée comme monstrueuse, c’est presque toujours par rapport à ses fonctions reproductrices»”

qu’il s’agisse de son rôle en tant que mère (The Fly, Rosemary’s Baby) ou son appareil reproductif avec des films comme Teeth ou Contracted, le corps fécond, le sexe féminin sembleraient être l’essence même de la monstruosité féminine, ces images s’expliquent par une tendance dans l’horreur à définir l’abject d’après des notions appartenant à d’anciens textes religieux, pour illustrer ce propos Julia Krasteva (*Power of Horror*) invoque en exemple la pourriture, les sacrifices humains, les fluides corporels et plus généralement le corps en tant que cadavre, qui dans sa forme finale représenterait un corps sans âme, donc impure. Lorsqu’il s’agit du corps fécond, Krasteva suggère que “La plupart des films d’horreur construisent également une frontière entre « le corps propre » et le corps ab-

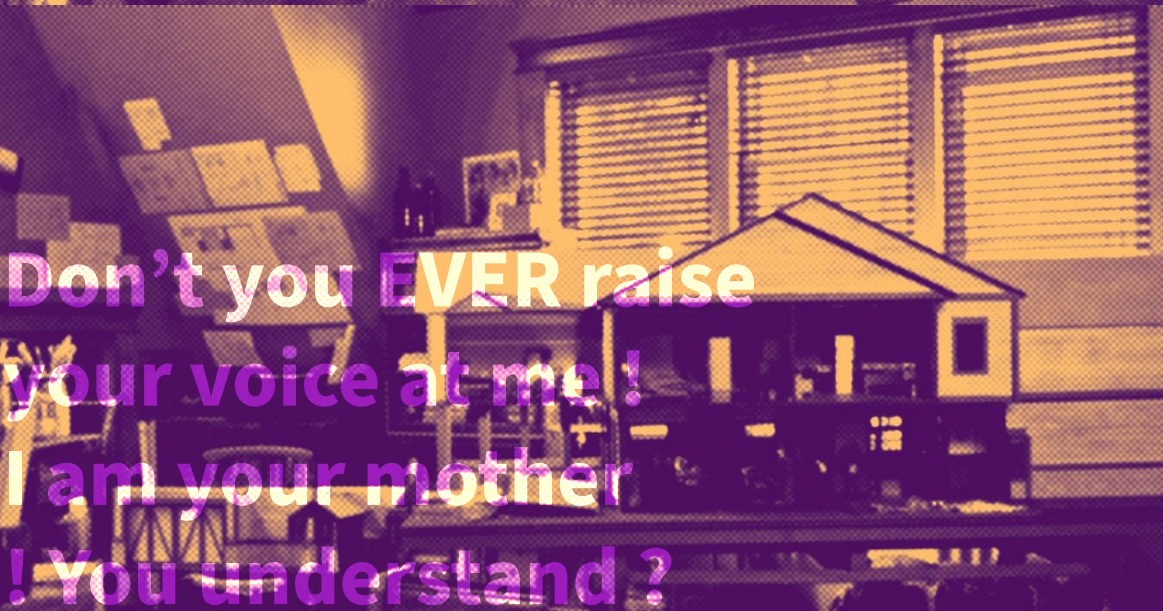
ject, ou le corps qui a perdu sa forme et son intégrité. Le corps pleinement symbolique ne doit porter aucune indication de sa dette envers la nature.” Ainsi, le corps fécondant représenterait la dette de la femme envers la nature, le rendant alors abject et monstrueux.

Deux genres en particulier visent à mettre les femmes au premier plan en tant que pépétuatrice de violence ; Le Rape and Revenge et donc, le maternal horror.

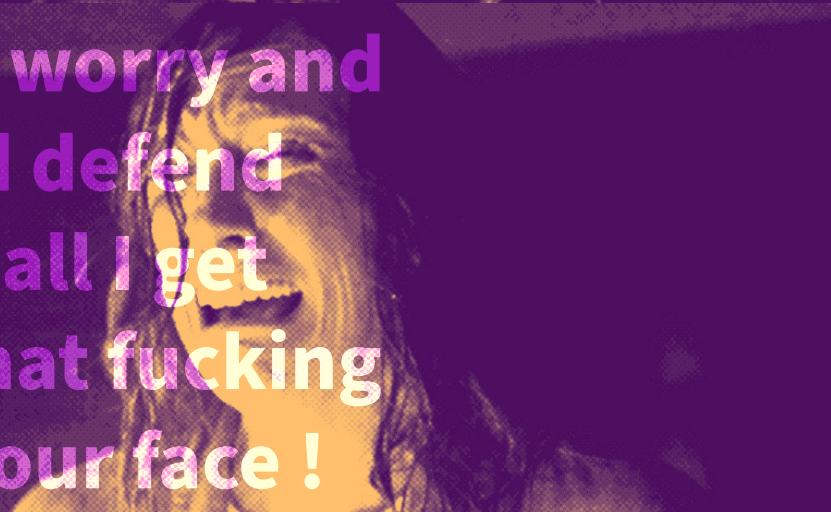
Le maternal horror place ainsi la mère en position de domination et l’antagonise, souvent on tend à la représenter comme la castratrice et détentrice du phallus (en lien avec les théories de Freud). La dénomination de mauvaise mère est bien plus complexe qu’il n’y paraît puisqu’elle est avant tout une construction sociale, ainsi, essentialiser cela serait un non-sens. Comme l’évoque Sarah Arnold dans son livre *Maternal Horror Film ; Melodrama & Motherhood*, à contrario de la bonne mère dans le genre horrifique qui représente l’idée de sacrifice, le deuil, la souffrance, la mauvaise mère permettrait “d’encourager l’identification

à la transgression de la mère (en d’autres termes, l’identification à son rejet de la maternité essentielle)”. Dans les films d’horreur, la mère en tant qu’antagoniste est souvent présentée comme l’instigatrice du mal et ce par le biais de l’enfant qui deviendrait, à son tour, antagoniste ; on pourrait par exemple citer Norma et Norman Bates du film Psycho (et de la série Bates Motel qui pousse beaucoup plus le point de vue à la fois de Norman et sa mère), quand elle n’est pas celle qui pousse son enfant au meurtre, elle le défend en tuant, comme dans Vendredi 13 par exemple, où on nous présente le tueur comme une mère prenant la défense de son enfant, en tuant ceux qui lui auraient causé du tort. Ainsi, généralement, on tend à représenter la mère en lien avec son enfant et ce qui fait du maternal horror un genre si particulier puisqu’il s’attaque à un des éléments majeurs de la condition féminine. Pour appuyer mon propos j’ai choisi d’analyser Hereditary, un film des studios A24 ayant pour moteur principal la figure maternelle et son rapport à ses enfants. A la manière de Malcolm, la question est de

savoir ce que le film veut nous faire comprendre sur la maternité et le rapport qu’entretient le personnage principal à celle-ci. Hereditary est un film d’horreur psychologique produit par Ari Aster et sorti en salle en 2018. Il fait partie d’une longue liste de films produits par le studio A24, un studio américain connus Midsommar et Ladybird, entre autres. Hereditary nous offre l’histoire d’une famille endeuillée suite à la mort de la mère d’Annie, le personnage principal féminin et sujet de mon étude. Suite au décès d’Ellen, une série d’événements occultes vont venir troubler et briser les liens qui unissent la famille. A l’instar d’autres grands titres du genre de l’horreur, Hereditary nous offre une histoire terrifiante qui se joue sur la famille et l’horreur qu’elle peut créer en elle-même ; c’est une longue descente vers la folie qui va nous amener à un dénouement tout particulier. Le film ne manque pas de questionner le rôle de la mère et combien celle-ci peut s’avérer terrifiante, voire folle en la plaçant au centre de l’intrigue. Globalement, il est bon de remarquer que toute l’horreur du film tourne principalement



**Don't you EVER raise
your voice at me!
I am your mother
! You understand ?
All I do is worry and
slave and defend
you, and all I get
back is that fucking
face on your face !**



autour d'Annie et son rapport à ses enfants et au drame qui surviendra à un moment donné du film.

Comme dit précédemment, le film nous est introduit par le décès de la mère d'Annie, le personnage principal d'Hereditary. Annie, en parlant de sa mère, nous parle d'une femme très privée, quelque peu borné et pose la question "devrais-je être plus triste ?". Il est alors assez facile de comprendre que dès lors, nous nous retrouvons face à un personnage qui lui-même a fait face à des problèmes relationnels avec sa mère. C'est un schéma qui se répétera très vite et viendra se greffer sur son rapport avec ses propres enfants. Une chose importante à noter qui viendra expliquer son rapport aux autres et l'horreur de son personnage c'est ce qui la compose en tant que personne ; Annie est une artiste ; elle est maquettiste plus précisément. Le film ne manque pas de nous faire comprendre qu'Annie semble donner plus d'importance à son art qu'à ses propres enfants ; après le décès de sa mère elle s'enferme régulièrement dans son atelier pour travailler et ne semble pas s'inté-

resser plus que ça à ses enfants, endeuillés eux aussi. Les autres protagonistes ne manquent pas de nous faire comprendre le rapport compliqué qu'ils entretiennent avec leur mère, nous rappelant qu'elle aussi n'a pas échappée à cette étiquette de mauvaise mère, tout comme la sienne. Son fils, Peter semble distant et une connexion paraît compliquée à établir. Il en va de même pour Charlie, sa petite fille, qui ne se gêne pas de dire aux funérailles en voyant le corps de sa grand-mère ; "Qui s'occupera de moi maintenant ?". Annie est placée en mauvaise mère très rapidement et son rapport à la famille et la maternité ne fait aucun doute.

Annie est une mère presque victime, sensible et qui joue le jeu de l'artiste incomprise. La froideur des autres membres de la famille à l'égard d'Annie n'est pas sans explication ; celle-ci aurait tenté, lors d'une crise de somnambulisme, d'étouffer son fils. Tous les autres personnages doutent en sa capacité à être mère et viennent donc l'accuser à tort et à travers à chaque événement mettant en danger la vie d'un personnage. Déjà anxieuse et à fleur de peau, le

décès de sa petite fille, Charlie, va la renfermer de plus en plus et va permettre au film d'implanter enfin la vraie horreur du scénario. Héritaire ne se cache pas d'être un film qui joue avec un des codes principaux de l'horreur ; l'occulte. Tout le scénario repose sur l'idée d'une secte, d'un culte surnaturel apporté par les mères. Ainsi, le film nous présente d'une certaine manière toute l'horreur de la maternité. Lors d'un cauchemar, nous apprenons enfin quel rapport à la maternité entretient réellement Annie et d'où provient son incapacité à tenir son rôle de mère ; comme énoncé précédemment, Annie entretenait une relation compliquée avec sa propre mère. Ici, on apprend que c'est Ellen qui a forcé sa fille à tomber enceinte, en avançant dans le film ses motivations deviennent beaucoup plus claires et il est alors facile de comprendre que la maternité est instrumentalisée à des fins occultes et sacrificielles. Annie n'a, en réalité, jamais voulu d'enfants et a même tenté d'avorter, en vain. Annie est une des multiples représentations de la mère dans le genre du "maternal horror",

elle est la mère qui regrette, la victime des motivations funestes de la sienne qui l'enferme à son tour dans une sorte de folie sans échappatoire. Dans le fond, Annie n'est que l'exécutante des désirs de sa mère mais pourtant, indirectement c'est elle qui fait entrer le mal en tentant d'invoquer l'esprit de sa fille décédée, c'est une femme qui échoue en essayant de raffoler le peu de liens qui tiennent sa famille. C'est son crime. Dans le bien, dans l'espoir et dans la maladresse, elle mène son fils, son mari, à leur propre perte. Son personnage représente cette attente qu'on a des mères, à toujours tenir le bateau à flot, contre vents et marées ; s'occuper des enfants, être sévère sans trop l'être, ne pas étouffer ses enfants mais les protéger et c'est toute cette confusion qui la mène elle et tant d'autres mères à commettre des erreurs. Son personnage représente la complexité du rôle de mère et tout ce que cela peut impliquer. Annie devient une mauvaise mère en essayant maladroitement de faire le bien, elle est avant tout une victime et représente tout simplement la réalité de ce qu'est la maternité

et être mère dans notre société. Comme évoqué en préambule, son personnage est mis en lien direct avec ses enfants mais alors qu'on retrouve généralement le schéma de la mère qui pervertit son enfant, ici l'inverse se produit. Evidemment, il s'agit ici d'un processus inconscient régit par le deuil de Annie qui finit par détruire sa famille, incapable de sauver elle-même, elle y entraîne sa famille. On remarque un "shift" dans la façon de représenter les mères dans le genre de l'horreur, alors que dans les années 60/70 jusqu'à 80 elles servaient à présenter purement la mauvaise mère en tant que personne (et potentiellement servir de mise en garde) et invoquaient l'idée de la castratrice. Ces dernières années un penchant plus féministe du genre est apparu, représentant non pas les mauvaises mères en tant que telles mais en présentant l'expérience de la maternité et du rôle qui leur est assigné. Ainsi, à la manière d'Hereditary mais aussi d'autres films, tel que The Badabook, la mère n'est pas monstrueuse dans son essence mais dans son rapport, souvent complexe, à son propre rôle. A l'instar de Loïs

qui est utilisée comme un ressort comique mais aussi comme révélatrice du poids de la charge mentale et qui dépeint les conséquences de celle-ci, Annie est la résultante des attentes de sa mère, elle aussi victime d'un système mais surtout, elle est en mon sens, la représentation d'un certain regret maternel puisqu'elle évoque au cours du film un avortement qu'elle aurait essayé, en vain. A la fin du film, Annie met fin à ses jours, comme incapable de supporter son deuil et plus généralement sa souffrance en tant que mère. Au final, elle est un personnage incompris, diabolisée par sa propre famille qui ne manque pas d'évoquer son égoïsme, faisant alors appel à une rhétorique voulant que les mères devraient faire passer les autres avant leurs propres sentiments.

Bien qu'opposés stylistiquement parlant, les deux personnages représentent à elles seules l'ambivalence maternelle et sa complexité. Dans les deux cas, Annie et Loïs servent d'étendards à la maternité non-conventionnelle mais offrent surtout un certain réalisme, les personnages se

jouent du genre auxquelles elles appartiennent (horreur et comédie) pour véhiculer un message et mettre en lumière une problématique. A bien des recours, l'horreur et la comédie ont permis le passage de messages bien souvent difficiles à entendre, ce sont des genres qui explorent en leurs termes des questions socio-politiques, les qualifiant presque, pour certains, de militants. Comme j'ai pu l'évoquer précédemment, à l'instar d'autres personnages telle que Norma Bates dans le film d'Hitchcock qui se révèle être réellement abusive, les personnages féminins de Malcolm et Hereditary agissent en dépit de leur condition. Avant d'être des mères, elles sont présentées comme des personnages subissant un système et des injonctions, bien que cela ne justifie pas certains de leurs comportements dans leurs médias respectifs, cela explique en partie leurs agissements. Ainsi, les réalisateurs utilisent l'inconscient collectif et notre rapport à la figure maternelle (et plus particulièrement notre conception de la "mauvaise mère") pour leur faire endosser ce rôle, en invoquant notam-

ment des stéréotypes de ce que pourrait être une mauvaise mère ; "hystérique", individualiste, détachement émotionnel et physique envers les enfants, etc.

Conclusion

A l'issue de ce mémoire, il est possible de considérer que la maternité est une construction sociale qui prend racine dans un système patriarcal et capitaliste où les femmes et par extension les mères sont nécessaires au bon fonctionnement de la société. Malgré tout, elles restent les victimes d'un système qui, malgré sa volonté à faire croire à la notion de choix, les instrumentalise et se sert d'elles. Par extension, il est possible d'affirmer que si le système qu'on connaît existe tel qu'il est c'est en partie grâce aux femmes, aux mères (en plus des travailleurs précaires) et le travail gratuit qu'elles fournissent, un travail nécessaire pour la tenue du modèle capitaliste qui permet de les maintenir en position de soumission et renforcer des discours hétéronormatifs et sexistes. De plus, le qualificatif de mauvaise ou bonne mère est en réalité un moyen de stigmatiser et mettre en compétition les femmes en vendant un idéal bien souvent trop com-

pliqué à atteindre puisqu'il omet la réalité de la maternité et ce qui la constitue. Le dénominateur de mauvaise mère écarte bien souvent de réelles problématiques et souffrances mais est aussi dans certains cas un moyen d'évoquer des raisons racistes, comme celles qui voudraient que les mères racisées, précisément noires soient de mauvaises mères mais de bonnes nounous (ce qui implique dès lors un rapport de dominant-dominé et met une fois de plus la femme noire dans des positions de précarité et de soumission). Bien que les médias participent à véhiculer ces stéréotypes, à sexualiser les mères et les antagoniser purement par intérêt, bien souvent, misogynes on retrouve malgré tous ces dernières années une volonté des réalisateurs à changer la tendance et offrir un point de vue n'incriminant plus ces femmes. Le dénominateur de mauvaise mère n'est en réalité qu'un terme utilisé pour silencer le vécu des femmes, invoquer un dysfonctionnement et dans

certain cas les faire passer pour folles. Il est nécessaire pour les médias, qui jouent un rôle indéniable dans la transmission d'informations de représenter une maternité vraie qui n'est pas soumise à des visions édulcorées de ce qu'elle pourrait être, de plus, il est important que les mères subissant des difficultés dans l'exercice de leur rôle soient mieux représentées et ne soient plus présentées comme

des "mères ratées" ayant pour seul but de servir un intérêt malsain à blâmer constamment les femmes qui ne savent répondre à ce que la société attend d'elles.

Glossaire

Pour aller plus loin...

PATRIARCAT : Système de fonctionnement d'une société qui vise à privilégier les hommes. Ce système les protège sur le plan juridique, relationnel, social, économique, etc. Les femmes subissent directement les conséquences de cette structure sociale ; non prise en compte des plaintes pour viols, misogynie, difficulté à l'embauche due à la possibilité de grossesse etc.

MERE : Dans son sens le plus frontal, la mère est la femme qui nous donne la vie, elle est celle qui enfante. Souvent considéré comme un statut social, le terme de mère a su s'élargir et nous offrir des interprétations bien plus personnelles, ainsi n'importe qui peut endosser le rôle de mère (mère spirituelle par exemple, une personne tierce peut être la mère sans dépendre généalogiquement de l'autre personne). Mais la mère, bien souvent, est aussi une personne qui nous écoute, nous aide et nous protège.

PRESSION SOCIALE : Influence sociale qui pousse un groupe de personnes à se plier à un status quo. Par exemple, dans le cadre de la maternité il y'a une pression générale dirigée vers les femmes à tomber enceinte. Cela est mis en oeuvre par le biais de la publicité, du marketing, etc. Ce genre de discours complexifie la possibilité à sortir de ces biais.

DIVINISATION : Mise sur un piédestal d'une quelconque figure ; d'une divinité bien souvent. Mais dans notre société actuelle, n'importe qui peut endosser ce rôle. Dans le cadre de la mère, on remarque une mise en avant du rôle maternel, invoquant souvent

les bénéfiques de la maternité. De plus, dans un cadre plus général, ce rôle est tellement mis en avant que la mère devienne presque intouchable ainsi il est difficile d'en parler en mal. **FEMINISME** : Ensemble de mouvements & d'idées politiques nées au 19ème siècle. Le féminisme se définit par plusieurs vagues à travers l'histoire et se caractérise par différentes formes ; marxiste, radical, intersectionnel, etc. Dans les grandes lignes, le féminisme prône l'égalité des femmes face aux hommes, dans le cas du féminisme intersectionnel on prend en compte divers facteurs sociaux & économiques pour considérer les vécus des femmes ; chaque femme, par son groupe social ne vit pas son statut de femme de la même façon. Ainsi, une femme blanche, bourgeoise et hétérosexuelle a de ce fait beaucoup plus de droits et de facilité à accéder à certaines choses qu'une femme racisée, musulmane et lesbienne, par exemple.

#REGRETTINGMOTHERHOOD : Hashtag apparu en Allemagne à l'issue de l'article de Orna Donath intitulé "Regretting Motherhood: A Sociopolitical Analysis. Cet hashtag permet aux femmes allemandes de partager sur les réseaux sociaux leur ressenti quant à la maternité et d'offrir une voix aux mères qui regrettaient leur rôle de mère.

ESSENTIALISER : Il s'agit de réduire à une seule caractéristique commune un groupe de personnes et juger leur vécu et leur ressenti en fonction de cette caractéristique. Par exemple, on pourrait assumer que toutes les femmes sont pareilles puisque définie par leur genre/sexe or la classe sociale ou le groupe ethnique peuvent faire diverger les expériences et les avis.

INSTITUTIONNALISER : Ce terme définit un processus par lequel on place un concept, un rôle social (par ex. Ici la maternité) ou un mode de comportement dans un système social ou une société dans son ensemble.

MATERNITY-SHAMING : Processus qui vise à humilier les

femmes ne souhaitant pas avoir d'enfants

RACISE.E : Désigne la condition d'une personne victime de racisation, c'est-à-dire qu'elle est assignée à une race du fait de certaines caractéristiques subjectives.

M.I.L.F : Acronyme tiré de l'anglais signifiant «Mother I'd Like To Fuck», on le retrouve notamment dans les films X. Il désigne une femme mature ayant des relations avec des hommes plus jeunes (assez similaire à Cougar en français)

Bibliographie

- Arnold, S. (2016). *Maternal Horror Film : Melodrama and Motherhood*. Springer.
- Bonnet, A. (2022). *Malcolm : sociologie d'un génie*.
- Brey, I. (2020). *Le regard féminin - Une révolution à l'écran*. Média Diffusion.
- Chollet, M. (2018). *Sorcières (French Edition)*. Zones.
- Creed, B. (2015). *The Monstrous-Feminine : Film, Feminism, Psychoanalysis*. Routledge.
- De Ligny, A. H. (2022). *Le regret maternel*. Larousse.
- Donath, O. (2019). *Le Regret d'être mère*. Odile Jacob.
- Dupuis-Déri, F. (2022). *La crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*.
- Douglas, S. (2005, 8 février). *The Mommy Myth : The Idealization of Motherhood and How It Has Undermined All Women (Revised ed.)*. Free Press.
- Knibiehler, Y. (2017). *Histoire des mères et de la maternité en Occident*. QUE SAIS JE.
- Rich, A. (1995, 17 avril). *Of Woman Born : Motherhood as Experience and Institution (Norton Pbk. Ed)*. W. W. Norton & Company.
- Siguret, C. (2013). *Ma mère, ce fléau : Sur le divan de Patrick Delaroché (A.M.PSYCHOLOGIE) (French Edition) (ALBIN MICHEL)*. ALBIN MICHEL.
- Thomas, S. (2022). *Mal de mères : Dix femmes racontent le regret d'être mère*. POINTS.

Sitographie

- Fusco, K. (2018, 16 juillet). *'Hereditary' and the Monstrousness of Creative Moms*. The Atlantic. <https://www.theatlantic.com/entertainment/archive/2018/07/hereditary-and-the-monstrousness-of-creative-moms/564815/>
- Herzog, C. (2020, 24 février). *# MonPostPartum : un hashtag pour libérer la parole sur l'après-accouchement*. Le Monde.fr. https://www.lemonde.fr/big-browser/article/2020/02/20/du-sang-des-larmes-des-cris-un-hashtag-pour-liberer-la-parole-sur-le-post-partum_6030234_4832693.html
- O'Brien, S. (2020). *Comment le travail domestique maintient les femmes dans la précarité*. Madame Figaro. <https://madame.lefigaro.fr/societe/inegalites-travail-invisible-comment-les-taches-domestiques-maintiennent-les-femmes-dans-precarite-010419-164432>
- Monstrous mothers - Depictions of Mums and Motherhood in Horror Films*. (2020, 20 novembre). MediaSocietyCulture. <https://www.mediasocietyculture.com/post/monstrous-mothers-depictions-of-mums-and-motherhood-in-horror-films>
- Maternal Horror Films : Understanding the 'Dysfunctional' Mother*. (2016, 8 juin). The Artifice. <https://the-artifice.com/maternal-horror-films-dysfunctional-mother/>
- Du, F. L. (2023, 16 février). *Politique nataliste : le projet xénophobe et sexiste du Rassemblement national*. L'Humanité. <https://www.humanite.fr/politique/feminisme/politique-nataliste-le-projet-xenophobe-et-sexiste-du-rassemblement-national-783022>

Magazine, L. P. (2016, 28 juin). « Regretter d'être mère », le débat qui bouscule l'Allemagne. Le Point. https://www.lepoint.fr/culture/regretter-d-etre-mere-le-debat-qui-bouscule-l-alle-magne-28-06-2016-2050141_3.php#11

Kisner, J. (2021, 22 février). The Lockdown Showed How the Economy Exploits Women. She Already Knew. The New York Times. <https://www.nytimes.com/2021/02/17/magazine/waged-housework.html>

Koshy, Y. (2017, 16 janvier). Why « Malcolm in the Middle » Is Actually a Socialist Masterpiece. Vice. <https://www.vice.com/en/article/vvvg39/why-malcolm-in-the-middle-is-a-socialist-masterpiece>

Moss, E. (2019b, août 21). Families in literature : The Lisbons in The Virgin Suicides by Jeffrey Eugenides. the Guardian. <https://www.theguardian.com/books/booksblog/2015/jan/07/families-in-literature-the-virgin-suicides-jeffrey-eugenides>

